

AGATHE

ANNE CATHRINE BOMANN

AGATHE

Roman traduit du danois
par Inès Jorgensen



VOIR DE PRÈS

Titre original : *Agathe*

© Anne Cathrine Bomann, 2017,

by agreement with Grand Agency

© Inès Jorgensen et les éditions La Peuplade
pour la traduction française, 2019

© 2020, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation

et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-250-9

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

MATHÊMA

Si je prenais ma retraite à soixante-douze ans, il me resterait cinq mois de travail. Soit l'équivalent de vingt-deux semaines et donc, si tous les patients venaient au rendez-vous, 800 entretiens exactement. En cas d'annulation ou de maladie, ce nombre diminuerait bien sûr. C'était là une certaine consolation, malgré tout.

CARREAUX

Je regardais par la fenêtre, assis dans mon salon, lorsque c'est arrivé. Le soleil printanier posait sur mon tapis quatre carreaux décalés et s'avançait, lentement mais sûrement, au-dessus de mes pieds. À côté de moi se trouvait une première édition non encore ouverte de *La Nausée*, que j'avais l'intention de commencer depuis des années.

Ses jambes étaient minces et pâles, et je me suis étonné qu'on l'ait laissée sortir en robe si tôt dans l'année. Elle avait dessiné une marelle sur la chaussée et sautillait, profondément absorbée, d'abord sur un pied, puis sur les deux, et puis elle changeait de nouveau.

Ses cheveux étaient attachés en deux couettes, elle devait avoir environ sept ans et vivait avec sa mère et une sœur aînée un peu plus haut dans la rue, au numéro quatre.

Sans doute s'imaginera-t-on que, tel une sorte de philosophe, je passais ma journée à la fenêtre à contempler des choses bien plus élevées que des cases de marelle ou le cheminement du soleil sur le sol. Il n'en était rien. Le fait est que j'étais là parce que je n'avais pas mieux à faire, et puis il y avait sans doute aussi quelque chose de vivifiant dans les exclamations triomphantes qui me parvenaient parfois lorsque la fillette avait réussi une figure particulièrement difficile.

À un moment donné, je me suis levé pour préparer une tasse de thé et lorsque je suis revenu à mon poste, elle avait disparu. Elle a sûrement trouvé un jeu plus amusant ailleurs, pensai-je ; craie et caillou étaient restés au milieu de la rue.

Et puis, c'est arrivé. Je venais de poser la tasse sur le rebord de la fenêtre pour la refroidir et j'étendais une couverture sur mes genoux quand j'ai enregistré un mouvement de chute à la périphérie de mon angle de vision. Un cri perçant m'atteignit, je remis sur pied mon corps raide et m'approchai tout à fait de la fenêtre. Elle était couchée au pied d'un arbre un peu plus bas dans la rue, du côté droit, là où commence le sentier vers le lac. Sur une des branches,

j'aperçus un chat qui agitait la queue. En bas, la fillette s'était redressée en position assise, le dos contre le tronc, et se tenait une cheville en hoquetant.

Je reculai la tête. Devais-je aller la voir ? Je n'avais pas parlé à un enfant depuis que j'en avais été un moi-même, ce qui ne comptait guère. Son chagrin ne serait-il pas encore plus grand si un homme inconnu surgissait soudain pour essayer de la consoler ? Je jetai un coup d'œil furtif ; elle était toujours sur l'herbe, le visage éploré et le regard fixé vers le haut de la rue, au-delà de ma maison.

Il valait certainement mieux que personne ne me voie. N'est-il pas médecin, se diraient-ils les uns aux autres, pourquoi reste-t-il là à regarder ?

Alors je pris ma tasse de thé et gagnai la cuisine, où je m'assis à la table. Mais même si je me disais que la fillette se lèverait bientôt et sautillerait jusque chez elle, que tout allait bien, je demeurai là, comme un fugitif dans ma propre cuisine, tandis que les heures passaient. Le thé refroidi se couvrit d'une pellicule cuivrée et l'obscurité tomba avant que je me faufile jusqu'au salon où, à demi caché par le rideau, je guettai la rue. Elle avait évidemment disparu.

TRACE

Madame Surrugue m'avait accueilli de la même façon chaque matin depuis que je l'avais engagée. Jour après jour, assise derrière le grand bureau en acajou comme une reine sur son trône, elle en descendait dès que j'entrais par la porte pour prendre ma canne et mon manteau, tandis que je posais mon chapeau sur l'étagère au-dessus des patères. Pendant ce temps, elle me détaillait l'agenda du jour et pour finir, elle me tendait une pile de dossiers, d'ordinaire méticuleusement archivés dans les rayonnages derrière le bureau. Nous échangeons quelques mots de plus, après quoi en général je ne la

revoyais plus avant 12 h 45, quand je quittais les lieux pour aller manger dans un restaurant modeste à proximité.

Quand je revenais, elle était assise exactement comme je l'avais quittée, et de temps à autre je me demandais s'il lui arrivait de manger. Il n'y avait aucune odeur de nourriture et je n'avais jamais vu l'ombre d'une miette sous son bureau. Madame Surrugue avait-elle vraiment besoin de s'alimenter pour vivre ?

Ce matin-là, elle me raconta qu'une femme allemande avait téléphoné et passerait un peu plus tard pour prendre un rendez-vous.

— J'ai parlé d'elle avec le docteur Durand. Elle a apparemment été hospitalisée à Saint-Stéphane il y a

quelques années pour manie aiguë et tentative de suicide.

— Non, dis-je fermement, nous devons la refuser. La soigner prendrait des années.

— Le docteur Durand pense aussi qu'il vaut mieux l'hospitaliser de nouveau, mais elle insiste apparemment pour être suivie par vous. Je pourrais facilement lui trouver une place dans l'agenda, non ?

Madame Surrugue me jeta un regard interrogatif. Je secouai négativement la tête.

— Non, ça n'ira pas. Vous serez gentille de lui demander de chercher de l'aide ailleurs.

Le jour où je me retirerais, j'aurais exercé pendant près d'un demi-siècle

et cela suffisait largement. Une nouvelle patiente était la dernière chose dont j'avais besoin.

Madame Surrugue me regarda encore un instant, puis poursuivit le résumé de la journée sans revenir sur le sujet.

— Merci, c'est parfait, dis-je en prenant la pile de dossiers, après quoi je gagnai mon cabinet.

Il était situé tout à fait à l'autre bout du vaste bureau d'accueil où régnait madame Surrugue et où les patients pouvaient s'asseoir en attendant leur tour ; de sorte que ni le cliquettement de la machine à écrire ni d'éventuelles conversations entre elle et les patients ne risquaient de me déranger dans mon travail.